

L'extravagant « M. Ara », génie des lampes

Le vendeur et restaurateur d'origine arménienne expose une partie de sa collection à l'Hôtel de Ville de Paris

PATRIMOINE

Sortir des ténèbres de l'ignorance : au XVIII^e siècle, Diderot, Voltaire et tant d'autres font rayonner le savoir auprès d'un public éclairé. Mais il existe un autre siècle des « lumières », presque aussi étincelant : cent cinquante années, entre 1775 et 1925, qui bouleversent l'histoire du luminaire. Une aventure qui était relatée par Ara Kebapcioglu devant une salle comble au Petit Palais, le 1^{er} décembre 2017, dans le cadre d'un cycle de conférences sur les nuits de Paris. Une période que le collectionneur et restaurateur de lampes fait revivre tous les jours dans sa boutique, Lumière de l'œil.

Pousser la porte de cette échoppe située dans le 5^e arrondissement parisien, à deux pas du Val-de-Grâce, c'est plonger dans une faille spatio-temporelle, un bric-à-brac de lampes anglaises, américaines, allemandes, autrichiennes, wallonnes et françaises, dégagant une lumière orangée et vacillante. Le temps est figé quelque part entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, avant la froide arrivée de la lumière électrique.

« On perd vite l'incandescence des premiers filaments de carbone, or, ce qui enchante mon esprit, ce sont les sources de chaleur, je suis fasciné comme face à une cheminée avec des bûches », raconte M. Kebapcioglu, tout en faisant danser les flammes : il prépare, dans l'arrière-boutique, un café turc, savoir-faire hérité de ses origines ottomanes.

Ara Kebapcioglu, dans son atelier, en train d'allumer des becs de gaz, en 2014.

MESUT TUFAN



Dans l'arrière-boutique de l'antiquaire, qui sent l'huile et le gaz, les flammes lèchent les mèches

taine de pièces retraçant l'histoire du luminaire ancien. Cracheur de feu d'un genre particulier, M. Ara allume une mèche plate. Inventée à la fin du XVIII^e siècle, elle met un terme aux flammes jaunes, pâles et fumeuses, nous raconte M. Ara, les yeux étincelants.

Le prestidigitateur se fait alors pédagogue et saisit une petite lampe à huile de conception très primitive. « Elle a été inventée à la fin des années 1880 pour une pratique moderne : la lecture au lit. Le luminaire a des impacts sociaux, son évolution a permis le développement des activités nocturnes, comme le théâtre ou le travail dans les usines au-delà de la tombée de la nuit... »

Inventions de la Ville Lumière

Pour ceux qui voudraient approfondir leurs connaissances, M. Ara met à disposition une bibliothèque des plus complètes avec des ouvrages – catalogues industriels, revues techniques et articles – en une dizaine de langues.

Le conteur érudit reçoit aussi des étudiants de l'École du Louvre ou de l'École Boulle (métiers d'art, design et architecture intérieure), qu'il initie aux secrets des éclairages anciens. Pour éviter qu'elle ne soit dispersée dans une vente aux enchères, M. Ara souhaiterait léguer sa collection à une institution. Pourquoi pas la Ville de Paris, qui fut un bassin industriel très important pendant l'âge d'or de l'éclairage ? « Beaucoup de lampes que je possède ont été inventées ici, et nombre d'inventions ayant marqué l'histoire des luminaires aussi. » Ce n'est pas un hasard si M. Ara a choisi la Ville Lumière pour faire briller ses lanternes magiques. ■

MARGHERITA NASI

« Les Nuits parisiennes », jusqu'au 27 janvier, à l'Hôtel de Ville, 4, rue de Lobau, 75004 Paris. Lumière de l'œil, 4, rue Flatters, 75005 Paris.

Elocution savante

Né à Istanbul en 1950, M. Kebapcioglu aurait dû normalement reprendre l'activité paternelle de vente de produits chimiques et de colorants pour la petite industrie, et épouser une Arménienne de sa communauté. C'était compter sans le coup d'Etat militaire de 1971 et le désir d'indépendance de ce jeune féru de musique et de photographie, qui part à la recherche d'un avenir plus radieux en Allemagne.

Le diplômé en chimie atterrit à Francfort. Un jour, sur le trottoir, il tombe sur une lampe électrique de style Bauhaus. « J'ai surtout été frappé par l'argent qu'elle m'a rapporté en la cédant à un antiquaire : 120 deutschemarks, c'était un tiers de mon budget mensuel ! » Il décide d'en faire son fonds de com-

merce. En 1981, il emménage à Paris et ouvre son magasin, qu'il tient depuis bientôt quarante ans.

Le chimiste extravagant, qu'on repère à ses gilets, à sa barbe blanche toujours parfaitement taillée et à son élocution savante, est désormais une figure du quartier, où il est connu sous le nom de « M. Ara ». Dans sa caverne, vous ne tomberez pas sur Aladin, mais sur des directeurs de musée, de jeunes thésards et des aristocrates éclairant leur château au gaz. Et

même, plus rarement, quelques clients. « En 2016, je n'ai eu qu'un seul acheteur, en 2017, une petite dizaine. C'est très fluctuant. Le commerce se fait désormais sur Internet, mais je n'aime pas le monde en plastique et virtuel, je ne fais pas de publicité, je ne prends même pas les cartes de crédit... Il me faut des clients en chair et en os. »

Si l'étincelle prend, il lui arrive de prolonger la discussion autour d'une table chypriote. En fonction de l'interlocuteur, l'échange se

fait en arménien, en turc, en français, en allemand ou en anglais. Cinq langues qu'il maîtrise sur le bout du bec. M. Ara travaille aussi pour le cinéma. Il a œuvré dans les coulisses de *Moulin Rouge!*, *Entretien avec un vampire*, *Adèle Blanc-Sec*, *Sortez des rangs...* dont il a agencé les éclairages.

Il est aussi restaurateur, et l'un des rares à soigner les lampes en conservant leur énergie d'origine. « Insuffler de la vie dans un objet très abîmé est un vrai plaisir, c'est

comme un vétérinaire qui réanime un animal mourant », confie celui qui a restauré quarante-cinq lampes pour la maison de Jules Verne, à Amiens, travaillé avec le Musée Clemenceau, à Paris, et qui expose jusqu'au 27 janvier une dizaine de lampes à l'Hôtel de Ville, dans le cadre des « Nuits parisiennes ».

De fait, l'antiquaire dispose lui aussi de son musée : dans l'arrière-boutique qui sent l'huile et le gaz, les flammes lèchent les mèches. Les visiteurs découvrent une cen-

Un « Sacre du printemps » végétalisé à Suresnes

Le festival chorégraphique des Hauts-de-Seine s'ouvre avec un spectacle de David Drouard auquel a participé le jardinier-star Gilles Clément

DANSE

Combi noire tendance ninja, Gilles Clément débarque d'un coup de moto au Théâtre Jean-Vilar, à Suresnes (Hauts-de-Seine). Opération « main verte » par le jardinier planétaire, créateur du parc André-Citroën ? Option « danse » pour celui qui aime tendre l'oreille à la conversation entre les plantes et se glisser dans les zones en friche pour y semer des graines multicolores. « Oui, c'est assez inattendu de me retrouver dans un spectacle chorégraphique », déclare-t-il, tout sourire, visiblement heureux de cette nouvelle poussée végétale.

Gilles Clément est le paysagiste de *(S)acre*, chorégraphié par David Drouard pour neuf danseuses et trois musiciens rock. Il a imaginé deux îlots de verdure comme surgis des entrailles d'une maison abandonnée ou d'un bateau naufragé. « Jen voyais trois au départ, mais il fallait bien

laisser de la place aux interprètes », commente-t-il. Surtout lorsque le déchainement s'annonce maximal avec glissements de terrain et riffs post-punk. Le *Sacre du printemps* et son Elue sacrifiée par les vieux sages ont servi de tige. Sans la musique de Stravinsky. Sans victime non plus. « La pièce finit par un nouvel écosystème émergent, une harmonie où tout le monde se comprend et se coordonne », poursuit Gilles Clément. De quoi séduire cet homme pacifique qui défend la richesse de la diversité, qu'elle soit végétale ou humaine.

Un jeune créateur audacieux

(S)acre ouvre, vendredi 12 janvier, la 26^e édition de Suresnes cités danse, qui affiche treize spectacles de Mourad Merzouki, Farid Berki et Blanca Li, entre autres, jusqu'au 11 février. Infidélité à la signature hip-hop de la manifestation ? « Pas vraiment, rétorque Olivier Meyer, directeur du festival. J'aime tous les

styles de danse et je suis un producteur avant tout, qui apprécie les projets singuliers. Comment résister à une version du *Sacre du printemps*, treize femmes en scène et Gilles Clément ? » Et à l'attrait d'un jeune créateur audacieux, qui avait déjà été programmé à Suresnes en 2016, avec *(H)ubris*, deuxième pièce d'un triptyque dont *(S)acre* est le dernier volet.

Par quel hasard une personnalité comme Gilles Clément, au planning plus touffu que son jardin de la Creuse, se retrouve-t-il à collaborer avec David Drouard, chorégraphe aussi peu connu qu'aventureux ? « Je m'intéresse à des artistes très différents », résume Gilles Clément, qui a déjà travaillé, en 2015, sur une production avec le chorégraphe Christian Ubl intitulée *A U*. « Nous avons discuté, j'ai assisté aux répétitions, mais il n'y avait pas de végétation sur le plateau », précise Clément. C'est par l'intermédiaire de Ubl, lecteur passionné du *Manifeste du*

Dans un no man's land boueux, les danseuses « boutures », actives des flux puissants, tracent des méandres rampants.

tiers-paysage, de Gilles Clément, qu'en 2016 David Drouard, tout aussi fervent admirateur, rencontre l'architecte-paysagiste. « Je rêvais d'un théâtre en ruine dans lequel la nature reprend ses droits et s'infiltrait partout, raconte le metteur en scène. J'avais vu les dessins de Gilles, en particulier ceux des cimes des arbres dessinés d'en-dessous, allongé au sol, dont les feuillages ne se touchent pas et composent un puzzle. J'avais envie de ce type d'attraction. »

Gilles Clément a dressé une liste d'une trentaine de végétaux vivaces susceptibles d'avoir une présence forte en toutes saisons et de supporter les déplacements selon la tournée. Il a aussi dessiné un plan d'implantation précis. Pour les trois représentations à Suresnes, une centaine de plantes de quinze espèces est installée sur scène. En collaboration avec la pépinière Holder Maternelle, située à la Saint-M'Hervé (Ille-et-Vilaine), qui gère le transport dans les différents théâtres et veille à l'entretien des végétaux, les îles de *(S)acre* se renouvellent, changent de hauteur, d'épaisseur et de couleur. « Certains joncs ont grossi et jauni depuis la création du spectacle à Laval, en octobre 2017, pointe David Drouard. Et j'aime beaucoup cette évolution constante du paysage. »

Ecouter Gilles Clément parler dégage un rhizome d'inspiration et d'interprétation de *(S)acre*. « Mon travail est une réflexion sur la biodiversité et les espèces aban-

données qui trouvent un territoire d'accueil dans des zones en friche. » Il évoque « le brassage planétaire qui concerne aussi bien les plantes que les animaux et les humains ». David Drouard, en répétition, répond comme en écho à ces propos : « Poussez l'espace, chassez-le. Pas question de danser dedans, il faut le transformer ! » Sur scène, dans un no man's land boueux, les danseuses « boutures », selon la formule de Gilles Clément, actives des flux puissants, des poussées gestuelles contradictoires, tracent des méandres rampants. « On peut devenir végétal, minéral, animal, sortir de soi sans s'oublier pour autant, conclut le chorégraphe. Laissons faire le sauvage. » ■

ROSITA BOISSEAU

(S)acre, de David Drouard. Suresnes cités danse, Théâtre Jean-Vilar, Suresnes. Du 12 au 14 janvier, à 21 heures (17 heures le dimanche). Tél. : 01-46-97-98-10. De 13 € à 28 €.